

LA QUESTION

Assurément ils sont en nous
ces printemps de solitude calme
cette longue marche dans les fables
ces grappes de soleil à portée de main
ce ruisseau où l'amour se reflète

Assurément ils sont en nous
ces matins au parfum de menthe
ces fenêtres ouvertes sur un jeudi
cette rue aussi familière qu'un copain
ce rire que porte le silence

Assurément ils sont en nous
ces miracles de neige à la Noël
ce château interdit aux profanes
ces flamants roses sur champ d'azur
ce trésor dont témoigne l'arc-en-ciel

Assurément ils sont en nous
ces poèmes à l'unisson du cœur battant
cet horizon comme un défi
cette beauté de l'étoile promise
ce regard qui tremble de lumière

Assurément
Mais pour combien de temps éphémère mémoire

ARCHÉTYPES

Anubis flaire les âmes qui grouillent sur une poussière de sang /
Baudelaire après avoir mâché les pétales d'une fleur ouvre les
portes du purgatoire / Casanova en prison adore le fantôme des
femmes qu'il ne possédera jamais / Dali exhibe l'éventail impec-
cable de ses rêves / Erostrate franchit les siècles une torche à la
main / Faust s'enorgueillit de fouler aux pieds le tapis des sciences
humaines / Giacometti comme un aveugle avance vers un horizon
qui n'est pas de ce monde / Hitchcock incise les viscères de l'inno-
cence et de la folie / Iseut dont la chevelure flambe s'enlace au tom-
beau de l'amour / Jansénus saccage le temple des demi-vérités /
Karajan avec la fougue du seul désir étreint l'au-delà de toute
musique / Louis XIV ordonne que la beauté ensoleille chacun de ses
pas / Machiavel par le fer et le feu n'a de cesse qu'il n'ait maté
l'hydre de la chienlit / Nostradamus scelle ce qu'il révèle / Orphée
descend au plus noir de lui-même pour retrouver une dernière fois
le sens de vivre / Pascal selon la violence qui sied débusque les
consciences pourries / Quasimodo brame son fantasme à vif /
Ravachol offre sa tête au grand-guignol de la société / Stofflet n'a
pour passion que de rendre son esprit à Dieu sur un lit de lys /
Terpsichore danse et chante parmi les décombres fumants des civili-
sations / Ulysse inlassablement navigue d'angoisses en délices / Van
Gogh fait gicler l'or séminal de ses hantises qui interrogent chaque
fibre de son corps / Wagner déchaîne les fières légendes pleines de
sanglots et d'ivresses / Xénophane s'aventure à penser la pensée de
l'univers / Young à même la nuit-squelette découvre le poème indé-
fectible / Zarathoustra brandit une épée de lumière qui ne peut tolé-
rer l'ombre de l'ombre /

HALLALI

Après que nous aurons atteint la nuit des corps
et longtemps amassé de rides souveraines
après que nous aurons fait le tour de nos peines
presque effacées déjà éclateront les cors

en la vieille forêt où veille la licorne
aux yeux de jeune fille et d'immense sanglot
Après que nous aurons épuisé toute l'eau
de nos pleurs et que nous restera l'ombre morne

qui cerne les amants près de s'envelopper
dans le drap de l'oubli sous les pluies sans mémoire
nous entendrons monter comme une lune noire
l'abolement du silence au cœur inoccupé

Et le vent surgira traînant dans son ornière
les voix d'antan les mots qui nous faisaient trembler
les rêves les parfums la brûlure du blé
nos fièvres faites fleurs retombées en poussière

Alors sur notre cou nous sentirons le froid
d'un couteau ébréché sa lame lente et dure
Alors le sang trouera notre ultime murmure
et nous passerons nus les portes de l'Effroi

LE SEUL VOYAGE

Il sortit sans refermer sa porte
La nuit était blanche comme neige
à l'unisson d'un silence ardemment espéré
loin si loin de tout

Il marcha par les rues miroitantes
La lune redevenait l'amie ancienne
celle de l'enfance
quand la beauté accompagnait les heures

Il traversa la ville endormie
L'aile des vents l'enveloppait
caresse au long parfum de mémoire
hors des quatre horizons

Il s'enfonça dans le désert
Les dunes recueillies succédaient aux dunes
le bonheur au bonheur
avec ce calme des certitudes absolues

Il franchit la dernière frontière
Le sable déroulait ses étoiles
et tel poème d'amour soudain apparu
se révélait amour du poème

Il s'arrêta enfin
Une lumière parlait à la fine pointe de l'âme
qui résolvait toute mort
et la nuit et le monde

AUX ALYSCAMPS

Ce fut une nuit comme il n'en existe que dans les rêves : les étoiles, penchées sur nous, éclairaient vaguement le silence où nos yeux – presque fermés – lisaient la seule passion qui vaille ; les étoiles auréolaient ta présence – toi dont les yeux, lumière de mon cœur, passaient outre à la viduité du monde ; parfois, ta voix, à peine murmurante, s'unissait au silence qui nous enveloppait pour psalmodier – alors que ma bouche désirait la tienne : « Alyscamps – Alyscamps – Alyscamps... » Et si pure s'affirmait ta beauté qu'un miroir, je l'eusse brisé – parmi les tombes des Alyscamps.

Notre bonheur fut tel qu'il relève des seules légendes : la nuit étoilée – immobile, immuable – versait sur nos têtes son urne de parfums, et c'était comme un baiser très doux pour nos paupières mi-closes ; tu regardais en moi qui ne disais mot – arraché de moi-même et du vide immense de l'exil ; je respirais ton âme qui s'exhalait avec ta voix d'adolescente – oh ! ce murmure à peine que mes lèvres cherchaient à boire : « Alyscamps – Alyscamps – Alyscamps... » Tu étais belle, en vérité, à faire tomber en poussière le marbre des statues – parmi les ombres des Alyscamps.

Cette nuit-là fut d'amour absolu comme un poème : une lumière silencieuse baignait nos corps au fond desquels pouvait se voir – odeur entre toutes suave – un grand lys épanoui, la fleur immaculée ; ton regard abolissait l'absence et loin s'épandait – loin ! – en rejetant dans l'illusion le veuvage du désert ; tu embaumais quelque éternel désir, surtout lorsque ta voix – qu'un baiser de moi voulait étreindre – murmurait, mais, à peine : « Alyscamps – Alyscamps – Alyscamps... » Tu étais si belle, en vérité, qu'un miroir pour statues, je l'eusse brisé – parmi les anges des Alyscamps.

CELLE QUE TU NE CONNAIS PAS

Elle viendra celle que tu ne connais pas
Elle n'aura pas de visage
Dans le silence de ton cœur ses pas
accompagneront la nuit où le temps est mirage

Elle s'approchera de toi
te regardera de ses yeux vides
Rien à dire D'ailleurs a-t-elle une voix
et voudras-tu former des mots insipides

Elle posera l'absence de sa main sur ton front
comme ferait une mère
À son ombre tes mille peurs s'enfuiront
Tu oublieras solitude et misère

Elle te prendra si douce par le bras
qu'un sourire étoilera ta face
Désormais tu sauras
que le désert n'est qu'un songe qui passe

Elle emmènera d'ici ton pauvre corps
Elle te ravira au deuil d'une lune-poussière
Elle dissipera la mort
Tu vivras dans sa Lumière

MA DEMEURE

Où se confondent la nuit et l'amour
j'ai ma demeure
Toujours nouveau devant ma face
un royaume s'affirme comme un poème
absent de mes lèvres
et dont le sens mystérieux tient la clef
m'ouvrant à ma propre parole
Rien ne l'efface
ni l'ongle ébréché des quatre saisons
ni le plomb silencieux de la mort quotidienne
quand l'âme se ferme toute seule
ni l'enivrement de la chair
ni le dégoût
Sa chaleur fût-elle de simples braises
oppose son empreinte aux neiges grises en avalanche
Qui le dira jamais
s'il est un appel vers le souffle recouvert
l'obscur buisson rougeoyant sur fond d'angoisse
la plus aiguë pourtant parmi les flammes
Car dans ce voyage d'oubli
mené aux confins de l'exil
avec les quelques mots que nous savons encore
une effusion de joie monte des sables
pour éclore tantôt baiser tantôt stigmaté
Ainsi ai-je par grâce ma demeure
où que je sois

« NEL MEZZO DEL CAMIN DI NOSTRA VITA »

Que dire
dans ce jour gris qui me tend son miroir
où mon absence peu à peu
se programme
Que faire
lorsque ce mistral vêt mon corps
et insensiblement le tisse au pays des racines

Rien penseras-tu peut-être
ô mon double et pourtant étranger

Mon image est si pâle
que tout le sang des hommes ne l'aviverait pas
photographie de la mémoire
à tant d'autres pareille
que la plus proche étoile ignore

Non je n'ai rien appris

La nuit bientôt ouvrira ses draps
comme pour quelque amour
et j'y glisserai sans rien qui m'appartienne

Alors pourquoi ne pas maudire
et rejeter la grâce
de cet enfant qui court là-bas entre les herbes
quand son regard porte la flamme
d'un autre ciel
Pourquoi ne pas fuir
ces barbelés avec lesquels l'hiver me couronne

Tout simplement sans doute
parce que le feu dont je m'éloigne
est en moi-même un cri plus fort
que toutes les neiges et toutes les pluies de ce monde

Il est ce creux
et cette croix
devant quoi toute puissance est vaine

Et à l'instant de ma mort charnelle
il aura je le sais Ton visage
Seigneur